



PELLETIER, Yvan, *La dialectique aristotélicienne. Les principes clés des Topiques*

Louis Brunet

Volume 48, numéro 2, juin 1992

La violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400695ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400695ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, L. (1992). Compte rendu de [PELLETIER, Yvan, *La dialectique aristotélicienne. Les principes clés des Topiques*]. *Laval théologique et philosophique*, 48(2), 281–284. <https://doi.org/10.7202/400695ar>

révolution s'impose, mais qui aurait pour but de freiner la course à la catastrophe et imposerait des mesures *conservatoires*.

Ce résumé devrait faire voir la pertinence de cet ouvrage qui rassemble et articule utilement beaucoup d'éléments d'un débat capital. L'exposé souffre cependant d'une limite importante : la présentation des doctrines se réduit assez souvent à un simple résumé de lecture, et leur comparaison, à une simple juxtaposition. L'auteur est trop proche des Freund, Schelsky, Ellul, Jonas, Arendt, qu'il expose avec complaisance (et desquels il reprend avec une certaine acrimonie les critiques contre la gauche). Il ne prend pas occasion des divergences entre les doctrines auxquelles vont sa sympathie pour procéder à des analyses véritables, repérer des problèmes, redéfinir les termes du débat. On a du mal, par suite, à discerner sa position propre sur nombre de points particuliers.

Mais sa réserve est aussi commandée par la prudence : la situation actuelle lui paraît à ce point inusitée qu'elle invalide les alternatives traditionnelles, celle par exemple de la droite et de la gauche. Il note judicieusement, dans l'introduction, que la droite a coutume de privilégier l'être, et la gauche, le devoir-être ; puis il ajoute que ces positions ont sans doute « l'une et l'autre une part de vérité : il est probable que l'être n'est pas malléable et transformable à merci, comme il est vraisemblable qu'il peut être modifié ou amélioré en beaucoup de points » (p. 20). L'auteur n'est lui-même pas très clair sur les possibilités que la nouvelle situation technique maintient ou ouvre : le plus souvent, il reprend la thèse de l'enfermement technocratique, mais il lui arrive de cautionner aussi des arguments contraires, selon lesquels la rationalité technocratique ne supprimerait pas le problème de la décision politique, le pouvoir et l'État, de même que le débat sur les valeurs devant orienter le processus (p. 96-97).

Cette dernière perspective me semble du reste cautionnée par la conclusion finale de l'ouvrage, qui est un appel à la réflexion, au jugement, à l'humble travail de la raison. Si le jugement reste possible en dépit de la fonctionnalisation de la raison, c'est parce qu'il est le véritable *topos* de l'histoire humaine, auquel les allégeances de droite et de gauche ont toujours substitué leurs coups de force. L'utopisme n'est pas que le fait des révolutionnaires : s'en rendent coupables aussi ceux qui prétendent imposer des certitudes établies, métaphysique ou foi religieuse imprescriptible, au détriment de la critique. L'un des mérites durables d'un penseur tel que Bloch, bouc émissaire de Weyembergh, est d'avoir reconnu et accépté radicalement la situation moderne, la perte des *topoi* irréflechis du passé. Si condamnable que soit l'*hybris* métaphysique dont il s'est fait le porte-parole, il a du moins vu que l'être humain a à se faire lui-même, autant que possible. Une raison *topique* reconnaît cela ; elle se sait implantée dans un être de chair et de sang qui espère la vie pour lui-même et ceux qu'il aime, et qui ne dispose dans cette quête que de son jugement de vérité. Bien que cette attitude ne soit pas exclusive de la gauche, c'est tout de même surtout cette dernière qui l'a représentée dans l'histoire moderne, et l'auteur aurait gagné à s'en inspirer davantage. Car s'il est vrai qu'aujourd'hui l'attitude conservatoire commande une révolution, il reste toujours à se demander quoi conserver, et à quelle fin.

Lucien PELLETIER

Yvan PELLETIER, **La dialectique aristotélicienne**. Les principes clés des *Topiques*. Coll. «Noësis». Montréal, Bellarmin, 1991, 419 pages (15 × 23 cm).

Avec ce deuxième ouvrage qu'il publie dans la collection «Noësis» — après *Les Attributions (Catégories)* (1983) —, ce n'est pas, cette fois, par une traduction qu'Yvan Pelletier apporte

sa contribution à l'étude d'Aristote et de l'*Organon*, mais par un commentaire qui équivaut à un véritable traité de Dialectique. On y retrouve, certes, quelques idées qu'il avait déjà présentées avant, surtout dans des articles parus dans les pages de cette revue¹, mais aussi beaucoup d'idées nouvelles et un point de vue d'ensemble sur la dialectique telle que la concevait Aristote.

Quiconque s'intéresse à Aristote, à la logique et à l'art de discuter devrait se faire un devoir de lire ce livre: c'est, et de loin, la meilleure étude qui ait été faite des *Topiques* depuis très longtemps. Je vois mal qu'on puisse dorénavant parler des *Topiques* sans référer à *La dialectique aristotélicienne* de Pelletier. C'est une œuvre à la fois monumentale et magistrale. Et une véritable révolution.

Révolutionnaire, *La dialectique aristotélicienne* l'est à plus d'un titre. D'abord, parce que Pelletier y relève avec succès le défi de présenter comme un tout cohérent le traité des *Topiques*, qui est apparu comme un véritable fouilli à tant de lecteurs et non des moins érudits. Ensuite, parce que l'Auteur y conclut, contrairement à tant d'autres qui n'ont vu dans les *Topiques* qu'un «art de gagner à un jeu auquel on ne joue plus» (Brunschwig), que «c'est la vie que règlent les *Topiques*, et non des jeux ou des tournois purement artificiels» (p. 27).

Ces résultats découlent en grande partie de la méthode, elle aussi révolutionnaire, utilisée dans l'explication d'Aristote, méthode qui se révèle des plus fécondes. «Je n'hésiterai pas, annonce Pelletier, à m'appuyer sur l'expérience commune de l'argumentation dialectique pour parvenir à l'intelligence de ce qui n'est parfois que suggéré par la lettre d'Aristote. Néanmoins, je reviendrai constamment à celle-ci pour éviter de faire enseigner à Aristote quelque chose qui ne serait pas au moins très prochainement implicite chez lui» (p. 23). Chaque fois qu'il cite Aristote, Pelletier le fait dans sa propre traduction, où il met un souci scrupuleux à rendre de manière organique les termes clés, de façon à ne rien perdre de la cohérence remarquable qu'Aristote met dans le choix de son vocabulaire technique. Une autre innovation, côté méthode, consiste à illustrer la théorie et les règles dialectiques d'Aristote par des applications observées dans les dialogues de Platon. «Dans la mesure où Aristote décrit des attitudes naturelles, explique Pelletier, elles s'observeront partout, y compris chez les personnages animés par Platon, sans impliquer que Platon ait rédigé ses dialogues les *Topiques* en mains» (p. 27).

La dialectique aristotélicienne est d'une érudition impressionnante. Non seulement l'A. démontre-t-il une familiarité hors du commun avec l'œuvre d'Aristote, et tout particulièrement avec l'*Organon*, mais il sait mettre à contribution un nombre considérable de sources secondaires (pas loin d'une centaine!) qui parfois viennent appuyer ses dires, parfois viennent faire la preuve que l'enseignement d'Aristote a souffert de multiples incompréhensions et déviations. Même les représentants les plus réputés de l'aristotélisme ne sont pas épargnés. Une interprétation de Pierre Aubenque, par exemple (à l'effet que c'est proprement parce qu'il ne sait rien de déterminé que le dialecticien peut parler de tout), se voit citée comme un exemple de «simplification abusive» qui amène son auteur «à confondre...» (p. 57); et pour avoir réduit la dialectique à son aspect uniquement probatif (examen des personnes plutôt que des positions), Jean-Marie Leblond, fait remarquer sans ménagement Pelletier, «ne peut s'empêcher de manquer de cohérence» en réaffirmant — c'est une de ses «péripiéties» — que la dialectique est la méthode de la philosophie (p. 114-115). On peut déplorer le ton quelque peu triomphaliste de

1. Cf. «Espèces et arguments oratoires», 35 (1979), 3-20; «Espèces communes et arguments oratoires», 36 (1980), 29-46; «Lieux et arguments oratoires», 37 (1981), 45-67; «Pour une définition claire et nette du lieu dialectique», 41 (1985), 403-415. Cf. aussi «L'Articulation de la dialectique aristotélicienne», *Angelicum* 66 (1989), 603-620. Sont à mentionner également des thèses de doctorat dirigées par Pelletier, notamment celles de Patrice VÉRAQUIN, *Les principes de la découverte dialectique dans leur conception aristotélicienne* (1981) et de Louis OUELLET, *Les rôles des interlocuteurs dans le dialogue rationnel* (1987).

telles critiques, mais il reste que Pelletier argumente la plupart du temps de façon très convaincante, avec une logique implacable et en s'appuyant constamment sur la lettre même d'Aristote. Après avoir lu ses explications sur la distinction entre dialectique, métaphysique et *paideia* (p. 57-67), ou encore sur la distinction entre l'«endoxal relatif» et l'«endoxal absolu» et entre la partie *investigatoire* et la partie *probatoire* de la dialectique, on peut craindre qu'Aubenque et Leblond aient quelque difficulté à justifier les passages incriminés.

La dialectique aristotélicienne se divise en 10 chapitres, regroupés en trois parties. Après une introduction où l'A. procède à un sérieux et intéressant décapage du mot dialectique, une première partie, *Endoxon*, traite à la fois de l'«endoxe», ce succédané de l'évidence scientifique que constitue l'opinion (chap. 1) et de la dialectique, à la fois puissance, art et exercice (chap. 2). Une deuxième partie, *Taxis*, traite du dialogue, soulignant la nécessité naturelle de la demande et présentant le dialogue comme «l'habitat naturel» (p. 115) de la dialectique, cette «sceptique» (investigatrice) (p. 128) (chap. 3). Cette seconde partie traite aussi de l'«attaque» et de l'«agressivité» propre au dialogue et à la dialectique (chap. 4), de même que de la distinction entre l'investigatoire (chap. 5) et la probatoire (chap. 6). La troisième et dernière partie, *Eurêsis*, est consacrée à ces autres principes clés de la dialectique que sont le lieu (chap. 7), l'espèce (chap. 8), l'instrument (chap. 9) et le genre (chap. 10). Pour clore le tout, s'ajoutent une bibliographie abondante, un lexique («Le vocabulaire dialectique des Topiques») regroupant les entrées (grecques) par racines, qui donne toute opportunité de sentir la cohérence du vocabulaire aristotélicien, de même qu'un index des termes clés (en français) et un index des principaux termes grecs cités, qui seront très utiles aux chercheurs.

En abordant comme il l'a fait la disposition (*taxis*) des arguments à l'intérieur du dialogue avant la recherche (*eurêsis*) proprement dite des arguments sur tout problème par la méthode des lieux, Pelletier se trouve à expliquer ce qui concerne le huitième livre des *Topiques* avant ce qui concerne les livres II à VII. Cette façon originale et inusitée de procéder se voit justifiée par des raisons pédagogiques: le dialecticien s'avisant de réfléchir sur ses actes de discuteur prend plus facilement conscience de l'aspect extérieur (dialogue par demandes et réponses) que de l'aspect intérieur (jeu des lieux) de la discussion (p. 28).

Une autre originalité de taille consiste dans la traduction de certains termes clés. Le traducteur des *Kategoriai* en *Attributions* récidive en proposant, à la suite de Brunschwig, de parler d'«endoxal» plutôt que de *probable* pour traduire *endoxos* et pousse même l'audace jusqu'à parler d'«endoxe»: «l'endoxal s'incarne dans des endoxes, comme le paradoxal dans des paradoxes» (p. 33). J'ignore si sa suggestion sera suivie — personnellement, j'ai tendance à douter qu'endoxal devienne en usage —, mais je suis d'accord pour éviter le mot *probable*, qui entraîne facilement sur une fausse piste. Pourquoi pas un mot plus familier à l'intelligence française comme *plausible*, qu'il utilise d'ailleurs lui-même à quelques reprises pour caractériser la matière dialectique? Quant aux autres suggestions de notre auteur-traducteur, j'y souscris entièrement: *attaque* plutôt que *épichérème*, *investigatoire* et *probatoire* plutôt que *critique* et *pérasitique*, *demande* plutôt que *question* ou *interrogation*, *chicanier* plutôt que *éristique*.

Une des nouveautés avancées par Pelletier qui, comme il le reconnaît lui-même, «ne va pas sans soulever quelque difficulté» (p. 40), c'est sa suggestion à l'effet que l'«endoxe», la matière proprement dialectique, procéderait de la confiance que la raison a en elle-même, en sa propre nature (p. 37). Un énoncé devrait son «endoxalité» au fait qu'il «met la raison à l'aise et lui est d'emblée sympathique» (p. 40). Outre l'étrangeté de cette façon si désincarnée de parler de *la raison* plutôt que de la personne ou de l'individu, quand il s'agit d'être mis à l'aise et de trouver quelque chose sympathique, on peut se demander pourquoi un réaliste-aristotélicien comme Pelletier, même s'il se défend bien de verser dans un «subjectivisme

irrémédiablement arbitraire» (p. 51), n'insiste que sur la raison, ses aises et l'expérience qu'elle a d'elle-même quand il cherche à remonter au fondement constitutif de l'essence même de la matière dialectique. Affirmer que «le probable, bien que provenant prochainement du sujet, devient presque quelque chose d'objectif, parce qu'il réside dans les opinions qui, pour être reçues communément, appartiennent assez naturellement au discours de la raison humaine» (p. 51), c'est prêter à Aristote une conception de l'objectivité qui est presque subjective. Sans remettre en cause la distinction entre *évidence scientifique* découlant de l'expérience appropriée et *assentiment à une opinion*, j'aurais aimé voir Pelletier afficher plus clairement son réalisme aristotélicien en reconnaissant explicitement qu'une certaine expérience *de la réalité* et une certaine évidence, si partielles et superficielles soient-elles, peuvent jouer un rôle important dans la formation des opinions.

En se préoccupant de façon aussi spéculative qu'il le fait du lieu dialectique et de sa définition essentielle («critère et fondement d'inférence» et «affinité d'attribution») (p. 258-285), Pelletier est bien conscient qu'«il y a paradoxalement quelque chose de déjà pas tout à fait aristotélicien» à concentrer ainsi son effort sur la théorie plutôt que sur l'aspect utilitaire de la logique du dialogue (p. 21-22). Nul doute, cependant, que ses explications soignées et élaborées sur le lieu, l'espèce, l'instrument et les genres de problème en dialectique ne soient d'un grand secours pour ouvrir à l'intelligence du traité des *Topiques* et de la dialectique aristotélicienne. Même que le contenu de *La dialectique aristotélicienne* pourrait inspirer, s'il était complété par de plus nombreux exemples et des exercices appropriés, un enseignement qui contribuerait grandement à la formation fondamentale post-secondaire, en développant une meilleure conscience réflexive des outils logiques assurant la fécondité maximale aux discussions et à la recherche des solutions les plus plausibles sur tous les problèmes se posant à la réflexion contemporaine.

Louis BRUNET

Collège de Sainte-Foy et Université Laval

Alain DE LIBERA, **La philosophie médiévale**. Coll. «Que sais-je?», no 1044. Paris, Presses universitaires de France, 1989, 128 pages.

Le remarquable petit ouvrage que nous offre Alain de Libera présente un survol historique original de la philosophie au Moyen Âge. On ne peut s'empêcher d'y voir, en microcosme, l'équivalent, en version française, de la déjà célèbre — bien qu'encore récente — *Cambridge History of Later Medieval Philosophy*¹. Alain de Libera adopte, en effet, la démarche thématique et disciplinaire qui était celle de la cinquantaine de spécialistes — dont lui-même faisait partie — ayant contribué à la synthèse collective éditée par Kenny, Kretzmann et Pinborg. Comme *The Cambridge History*, l'auteur de *La philosophie médiévale* appuie avec insistance sur les nouveaux acquis de la recherche dans ce domaine, principalement en ce qui concerne la logique et la philosophie du langage. Évidemment, malgré sa parfaite maîtrise du sujet et l'extrême densité de sa présentation, il ne prétend pas atteindre, en moins de cent trente pages petit format, au degré d'exhaustivité et d'élaboration qui caractérise le collectif anglais de plus de mille pages. Il n'en demeure pas moins, toutefois, que son exposé est d'un niveau beaucoup

1. *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy: from the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism 1100-1600*, editors Anthony KENNY, Norman KRETZMANN, Jan PINBORG (associate editor Eleonore STUMP), Cambridge, Cambridge University Press, 1982, xiv-1035 p.